

Préambule
Le plat de résistance

Alors que vous étiez coincés sur l'autoroute 13, dans votre voiture, vous vous demandiez : pourquoi nous intéresser à la philosophie, alors que nous ferons les manchettes demain et deviendrons célèbres ? C'est une bonne question, une question qui vous éloigne un peu de la *paraskeuê* ! Puis, cette semaine encore, les actualités nous mettent à l'épreuve. La politique, dites-vous, ce n'est pas juste de sourire et se faire prendre en photo, c'est pas juste de contredire la promesse sur laquelle on s'est fait élire, c'est pas juste de signer des décrets, comme s'il fallait défaire en un jour ce que les autres ont pris quatre ans à faire... Non, la politique, me disait un journaliste, c'est dire aux gens ce qu'ils veulent entendre. Et ce nous voulons entendre revient souvent à ceci : que ça va mal quand ça va relativement bien et que ça va bien quand ça va relativement mal. C'est ainsi qu'on oublie les enjeux plus importants et qu'on vote à chaque fois pour le changement qui ne change rien.

Or il se peut que la philosophie considère les choses sous un angle assez différent et que pour comprendre l'actualité il faille plutôt l'analyser à partir d'enjeux fondamentaux, suivant une perspective qui distingue l'essentiel de l'accessoire. En cela, la philosophie n'est pas animée de la même perspective que le regard médiatique, car il est rare que la nouvelle du jour nous conduise à diagnostiquer les véritables maladies de notre époque. C'est avec le recul de la philosophie qu'il vous arrive de penser à l'impact considérable de notre mode de vie actuel sur les écosystèmes qui permettent le maintien de la vie sur Terre.

Et la question fait son chemin. À quoi sert la philosophie ? Est-ce une formation qui permet de distinguer les aspects amoraux (disons stratégiques) des enjeux moraux associés à la politique ? Si oui, nous verrions la politique comme l'exercice arbitraire du pouvoir, mais aussi comme un lieu de décision aux prises avec d'incessantes contrariétés morales. Puis, en songeant aux endroits où règne le chaos, vous vous dites : heureusement qu'il y a ici des lois, car j'aime obéir et je veux que tous obéissent aux lois. Moi, je suis d'accord avec vous : il faut respecter les lois, car elles sont à l'avantage de tous. Les impôts disons, pour prendre un exemple qui fait parfois l'actualité, il est bon que tous les payent, car c'est ainsi que nous contribuons à la société et que nous luttons contre les paradis fiscaux. Moi, je n'en étais pas certain, mais c'est un comptable avisé qui a dit cela à la télévision.

Mais à quoi peut bien servir la philosophie au moment où c'est l'effondrement possible de la civilisation qui constitue le nœud du problème ? Il me semble que la philosophie ne se limite pas à critiquer la bêtise humaine, ne se résume pas à nous mettre en garde contre les contradictions, bref que la philosophie peut faire mieux que de nous dire qu'il faudrait résister aux injustices pour sauver ce qu'il nous reste de conscience morale... Mais quoi ? Que peut faire la philosophie pour qui à une vie contemporaine à vivre ? J'hésite à le dire, mais il va bien falloir que je vous en parle à partir de la semaine prochaine.

Conclusion

Réflexion sur la pragmatique politique

Existe-t-il, comme je l'ai montré, des conceptions morales et amORALES du politique ? Je veux dire : peut-on tracer une ligne à partir d'un critère moral, disant par exemple, il y a de la politique moralement acceptable et des relations de pouvoir ? J'en doute désormais. La politique ne connaît que son intérêt et n'a d'autre choix que de respecter le droit apparent. L'idiome, le langage politique serait pragmatique et tourné vers ses intérêts à court terme. Si la politique ne connaît que l'intérêt, on peut dire qu'elle ignore la responsabilité morale. Autrement dit, la politique ne peut justifier ses décisions sur le seul plan moral, car elle doit constamment composer avec des intérêts incompatibles avec le respect du bien collectif.

Cela dit, il faut pourtant expliquer les changements politiques qui ont une portée morale. C'est qu'il y a des individus et des groupes qui parviennent à traduire leurs propres valeurs morales en intérêts éventuels pour le politique, c'est-à-dire en avantage à court terme. C'est ainsi que j'explique, pour ma part, l'essor des droits civiques et le succès de Gandhi. Il me semble que ni Gandhi ni Luther King ni Mandela n'ont convaincu le pouvoir politique par des raisons proprement morales : ils les ont convaincu autrement ou en traduisant la morale en terme d'intérêt bien compris. Par exemple, il peut avoir été plus facile d'arrêter le mouvement social en accordant des droits civiques qu'en poursuivant la répression. Ainsi, il n'y aurait pas de politique amORALE ou morale, mais seulement une lente évolution par la traduction possible des valeurs d'une minorité en intérêts pour les autres, les élites. Je prendrai l'exemple de l'esclavage aux États-Unis. On sait qu'il était maintenu pour des raisons strictement économiques, alors qu'il était admis que c'était proprement immoral. Se peut-il qu'un jour il y ait eu plus d'avantages à renoncer à l'esclavage qu'à le maintenir et qu'à partir de ce jour il fut possible de traduire en termes moraux la nouvelle situation ? Au point de vue politique, l'abolitionnisme ne serait devenu moral qu'après coup, tandis que pour un Thoreau il est bien évident que c'était inacceptable tout court dès le début.

«Les déchirements de la guerre civile américaine auraient pu être évités si Abraham Lincoln et ses collaborateurs abolitionnistes s'étaient contentés, pour justifier la fin, d'avancer des arguments d'ordre économique plutôt que des arguments authentiquement éthiques. Lincoln aurait pu convaincre les propriétaires sudistes de plantations de prendre la décision de leur plein gré, et même joyeusement, d'émanciper leurs esclaves, au nom de leurs propres intérêts bien compris [...] Et si ces arguments ne suffisaient pas, Lincoln aurait pu avancer l'idée que le fait de libérer les esclaves auraient donné une chance à tous les propriétaires esclavagistes de réformer et d'améliorer leur propre système de valeurs. [...] (Je vous laisse juge du caractère répugnant d'une telle argumentation.)»

J. BAIRD CALLICOTT, *Éthique de la terre*, 116-7

Convaincre en politique, c'est montrer où se trouve l'intérêt bien compris d'un décideur ! Cela signifie : traduire en termes égoïstes ou anthropocentristes ce qui, au départ, était formulé en terme de responsabilité morale universelle, donc en termes de bien collectif. Autrement dit : faute d'être capable d'élever moralement la délibération politique, il s'agirait de contourner son aveuglement en traduisant autrement nos préoccupations morales. Je considère que la pragmatique politique relève d'un anthropocentrisme très problématique. Pour défendre l'environnement, on ne peut pas supposer que les élus vont comprendre les raisons véritables de la protection, il faut plutôt jouer sur le tableau des intérêts à court terme de la minorité qui exerce le pouvoir. Certes, c'est peu moral comme approche, car on ne pourra pas protéger la nature pour elle-même, mais seulement pour nous-mêmes.

Voici l'objet des deux dernières conférences : nous aborderons deux points de vue pour la protection de la nature et la cohabitation avec elle : une servant les intérêts humains et une approche non-anthropocentrique selon laquelle la nature a une valeur en elle-même.